

De l'Abolitionisme à la Liberté de mouvement?

L'Histoire, et les visions, des luttes antiracistes

I. Introduction

L'espace de Schengen n'est pas qu'une clôture surveillée par la police frontalière de l'Europe, il est aussi le lieu où l'héritage postcolonial de l'Europe prend forme. Car les migrants transportent avec eux non seulement leur capacité de travail mais en même temps leurs aspirations à la liberté – puisque soit que l'Europe détruit nos pays, soit que nous détruisons les frontières de cette Europe.

L'aspiration à la liberté fut le moteur, dans un passé plus et moins proche, des luttes pour l'abolitionisme, c'est-à-dire pour l'abolition de l'esclavage, et contre l'Apartheid en Afrique du Sud. Ces luttes pour la liberté ont vaincu le racisme des défenseurs de l'esclavage et ont mis en brèche la dernière bastion de la ségrégation raciste en Afrique. Ainsi nous trouvons-nous véritablement sur les épaules d'un géant. Nous nous appuyons donc sur cet héritage postcolonial de l'Europe en réclamant une fin des tueries aux frontières de l'Europe et l'élimination de la misère de l'illégalité, des sans-papiers.

Prendre cet héritage-là signifie que nous aspirons à une communauté, à une base commune entre nous et des milliers de personnes qui entrent en Europe par sa porte arrière, par la porte de la misère. Ces personnes portent avec eux l'héritage postcolonial et sont, par là, les témoins de l'Histoire. La communauté à laquelle nous aspirons a un visage, un accent, une peau et une histoire postcoloniale: c'est la communauté de ceux qui arrivent en Europe et de ceux qui s'y trouvent depuis un moment. Ainsi se créerait une communauté qui mène une lutte: aux frontières de l'Europa, et dans les banlieues. Nous acceptons ce défi – by any means necessary.

II. Apartheid sudafricaine et lutte pour la liberté de mouvement

Quand Nelson Mandela fonda le bras armé de l'ANC „Umkonto we Sizwe“, et déclara terminé le dialogue avec l'Apartheid Sudafricaine, il n'y avait pas grand monde à se douter de la puissance à venir d'un antiracisme noir qui allait abolir non seulement le système de la ségrégation des races, mais allait faire don au monde, selon Achille Mbembe, d'une liberté nouvelle: la vraie libération de tout octroi d'appartenance à une race (*freedom from race*). Cette nouvelle liberté s'est créée littéralement à travers les luttes pour une liberté de mouvement, parce que la ségrégation raciale ne marquait pas simplement l'inégalité entre Black et White. La ségrégation raciste signifiait bien plus qu'une discrimination raciste. Pour protéger l'éthique raciste des blancs, une éthique qui nie toute empathie avec la souffrance des noirs, l'arme des „privilèges blancs“ ne suffisait pas.

L'Apartheid était une frontière grotesque: elle assigna, aux corps noirs du grand nombre, une frontière visible pour la mobilité de leur capacité de travail. L'abolition de l'Apartheid nous enseigne à voir les voies étroites qui relient l'Antiracisme actuel à l'histoire puissante de l'abolitionisme: l'antiracisme de l'action, l'antiracisme pour la liberté du mouvement.

III. L'Economie du racisme: Des sociétés d'esclavagistes à l'apartheid globalisée

„Esclave: Personne qui n'est pas libre, qui est sous la puissance absolue d'un maître“ disent le „Petit Robert“ et l'Académie française. Le Wikipédia allemand dit: „L'esclavage est une condition, sous laquelle des êtres humains sont traités comme une propriété, dans le but de gagner accès à leur capacité de travail.“

Dans les sociétés esclavagistes les principaux processus de production sont basés sur la force de travail des esclaves. Canne de sucre, tabac, riz et coton – à cause de l'économie des plantations, le nombre des esclaves s'est élevé à plus de quatre millions, dans les États du Sud, jusqu'au milieu du 19^{ème} siècle. Toute la colonisation des Amériques, du 16^e au 19^e siècle, s'est faite sur la base de l'esclavage de masse des Africains et des Africaines, qui y servaient en tant que force de travail bon marché dans toutes les parties des deux continents peu peuplés. Ceci ne concerne pas que les colonies qui devaient former plus tard les États Unis, mais aussi et en plus grande mesure le Brésil et les Caraïbes. A 35.000 on estime le nombre des bateaux qui ont traversé l'Atlantique pendant les plus de trois siècles de la traite des esclaves; sur le „middle passage“ à lui seul, entre l'Afrique et l'Amérique du Nord, on a déporté 11 millions de prisonniers.

Un élément central de l'**Apartheid en Afrique du Sud** se basait également sur le fait qu'on pouvait disposer d'une force de travail bon marché venant des „Homeland“ ou des „township“ isolés, que l'on employait pour les travaux les plus moches et les moins bien payés – du travail dans les mines jusqu'aux services ménagers. Déjà en Afrique du Sud l'Apartheid moderne était avant tout un système pour enlever tout droit à la population noire, en lui octroyant des lois, qui, par exemple, lui refusaient un passeport ou en la soumettant à une exploitation structurellement raciste.

Quand on parle, aujourd'hui, d'un système d'apartheid globalisée, on se pose la question de savoir si nous sommes confrontés, aujourd'hui, à un système semblable à l'Apartheid, mais au niveau global: dans les zonages autour des frontières, dans la conception de la „selective inclusion“ – ce qui signifie une sélection limitée à certains critères, un filtrage – dans toutes ces hiérarchies construites de droits moindres ou de refus de droits pour migrants, réfugiés, tolérés ou sans papiers.

Ce que nous proposons, c'est une lecture du capitalisme à partir des bords, des régions limitrophes. Elle nous apprend que les tentatives de subordonner la mobilité du travail au régime de migration ont chaque fois échouées, grâce aux luttes pour une libération de la mobilité de la force de travail.

Pour illustrer ce regard partant des bords, tournons nous vers le passé:

IV. L'Abolitionisme

„Quelqu'un devrait s'appliquer à mettre un terme à cette horreur.“ Thomas Clarkson qui avait 25 ans en 1785 n'arrivait plus à oublier cette idée. Il avait participé à un concours de l'université de Cambridge, où il devait présenter un essai sur le sujet „Est-il légitime d'asservir un être humain contre sa volonté?“, et pendant ses recherches il avait découvert des faits jusqu'alors pour lui inimaginables: c'était la traite des hommes, leur esclavage et, dans une mesure non moindre, les produits des travaux forcés qui furent à la source de la prospérité et du luxe dans l'Empire britannique, autant que dans les autres nations maritimes et commerçantes de renom.

Deux années après cette découverte, et la décision prise qu'il devra bien lui-même agir en tant que ce „quelqu'un“, il fonda la „Society for Effecting the Abolition of Slavery“, en coopération avec l'avocat Garnville Sharp et un groupe de Quakers. Grâce à des campagnes

d'information en grand style, dont faisaient partie les conférences d'Olaudah Equiano, un ancien esclave, qui faisait le tour de la Grande Bretagne avec son autobiographie, grâce à la fondation de groupes locaux pour la collecte de signatures de pétitions, en ramassant de façon ciblée des dépositions de matelots et de médecins navaux britanniques décrivant les conditions intolérables sur les navires négriers, grâce aussi à un boycott du sucre en Grande Bretagne auquel tout citoyen et toute citoyenne pouvait participer, il obtenait qu'en 1807 la traite des esclaves fut interdite par le vote sur le „*Slave Trade Act*“. Pourtant, si important que fût le travail de la „*Society for Effecting the Abolition of Slavery*“ pour mettre le sujet en vedette sur le plan politique, on doit se rendre compte du fait que la plupart de ses membres appartenaient à la classe supérieure, ils étaient conservateurs et mâles. Les profiteurs de la traite et de l'esclavage appartenaient à la même classe, et grâce à des moyens financiers conséquents, ils veillaient à ce qu'on vote, au plus tard à la Chambre des Lords, contre toute loi pour l'abolition de l'esclavage, source de leurs revenus. Peu surprenant que les abolitionnistes changèrent de nom: ils s'appelaient désormais „Société pour la modération et l'abolition en étapes de l'état de l'esclavage“ dans tous les territoires Britanniques, ce qui montre que les abolitionnistes n'allaient pas suffisamment loin. Comprendre la lutte pour l'abolition comme un acte d'émancipation, de la mettre dans un même contexte que la revendication pour les droits de la femme, comme le droit de vote – qui à l'époque, ne fut revendiqué que pour les hommes - ceci était pour certains représentants de l'abolition une idée impensable, contraire à leur point de vue conservateur.

La féministe et abolitionniste Elizabeth Heyrick parlait au nom de nombreux hommes et femmes du mouvement abolitionniste (une génération plus tard) quand elle revendiqua l'abolition immédiate de l'esclavage dans son pamphlet „*Immediate, not gradual abolition*“. Sur la base de cette revendication, plus de 70 sociétés contre l'esclavage furent fondées par des femmes dans les années 1820. C'était aussi Elizabeth Heyrick qui montrait ouvertement sa solidarité pour les esclaves en révolte à Barbados, Grenade, Trinidad, Jamaica, St. Domingue - Haïti, aujourd'hui – et d'autres colonies européennes; elle l'appelait „les luttes au nom de la défense de soi contre une soumission humiliante et insupportable“. Là, les esclaves prirent les armes dans leurs propres mains, comme ils avaient fait si souvent pour trouver leur liberté. Leonard Parkinson, Toussaint Louverture und tant d'autres se mettaient à la tête de la rébellion et créèrent, avec Haïti, un état indépendant. Après des luttes aux endroits divers de l'Empire, les Britanniques finirent par adopter, le 26 juillet 1833, le „*Slavery Abolition Act*“. A partir du 1er août 1834, tous les esclaves dans l'Empire Colonial Britannique étaient déclarés libres.

Tandisque les esclaves des Caraïbes révolutionnaires abolissaient le système des plantations, il se développa, aux Etats Unis, un système militant et abolitionniste. Des esclaves enfuis et des abolitionnistes blancs créèrent ensemble le „*Underground Railway*“, un réseau unique de routes clandestines, qui menaient des plantations du Sud jusqu'au Canada libre.

V. Underground Railway

Toni Morrison décrit, dans son roman „*Beloved*“, la fuite d'une femme des États du Sud: „Il battait Paul. Pas fort et pas beaucoup; mais c'était la première fois que quelqu'un le batte, parce que M. Garner ne l'avait jamais permis. Quand je voyais Paul la fois suivante, il se trouva en compagnie, et ceci sous les plus beaux arbres que tu aurais jamais vus. Sixo commença à scruter le ciel. Lui, il était le seul à partir secrètement la nuit et Halle pensa que c'était à ces moments-là qu'il avait appris l'histoire du train. „Là-bas“ – Sixo dirigeait son doigt audessus de l'étable, „c'est là, où il a mené ma mère. Sixo dit que c'est la direction de la liberté. Un train entier y va, et si nous arriverons jusque là-bas, nous n'aurons pas besoin de nous racheter.“ „Un train? Quelle sorte de train?“ demandai-je. Du coup, ils arrêtaient d'en

parler en ma présence, même Halle. Mais ils continuèrent en chuchotant et Sixo observa le ciel. Il ne regarda pas la partie haute, mais vers cette partie qui touchait les arbres. On s'apercevait qu'il était déjà parti, dans sa tête, parti de *Sweet Home*. “

Ce train, connu aussi sous le nom „*Underground Railway*“, consistait d'un réseau de routes clandestines, de maisons protégées, d'un soutien d'innombrables personnes et d'un réseau de communications étonnamment dense (avant même que le téléphone se répande!) - il s'agissait d'un réseau militant informel plutôt que d'une organisation proprement dite. Entre 1810 et 1850, environ 100.000 esclaves auront utilisé le “*Underground Railway*“ pour fuir. Le réseau était sans doute actif pendant environ un demi siècle, à peu près entre 1780 et 1862.

Les chemins de fuite variaient considérablement. Une des histoires les plus incroyables, donc racontée souvent, était celle du voyage d'un esclave enfui nommé „Brown“, dont on se souvenait sous le nom de „Box Brown“: il se trouvait des jours durant dans une caisse postale fermée aux clous, tantôt debout, tantôt couché, tantôt tête en bas voyageant vers le Nord. Sur une des photos que vous voyez sur l'écran il vient de sortir de cette caisse.

Ceux qui voulaient fuir recevaient souvent des messages cachés dans des chants gospel leur communiants les lieux et les dates de leur fuite. Parfois c'étaient des noirs libres, eux-mêmes d'anciens esclaves qui venaient les chercher en se prétendant esclaves, pour les escorter du territoire même des propriétaires. Une fois en route, ils trouvaient un abri aux différentes stations de la *Underground Railway*. C'étaient entre autres d'anciennes gares, des granges et les maisons des membres de la *Underground Railway*. Les itinéraires dressés sur les anciennes cartes donnent une idée de la densité du soutien procuré parfois par des noirs libres, souvent par des Quakers qui agissaient dans la certitude de leur foi. Dès que les réfugiés se trouvèrent hors de portée de leurs anciens propriétaires et des chasseurs de rançons, on leur procurait, grâce à des dons financiers, de nouveaux vêtements, de sorte qu'ils ne se faisaient pas remarquer quand ils utilisaient plus tard le chemin de fer ou les bateaux.

Une des „conductors“ du *Underground Railway* fût Harriet Tubman. „Conductor“, c'était la dénomination d'une personne qui assistait les réfugiés et les menait vers le Nord, souvent la nuit. L'étoile polaire servait de point d'orientation. Harriet Tubman avait 29 ans quand elle s'enfuyait de l'esclavage elle-même; après, elle retournait maintes fois pour assister les autres à leur fuite. Son nom de code était „Moses“. Elle fût parmi les gens peu nombreux qui risquaient d'être découverts et d'être ramenés à leur ancien propriétaire. On dit qu'elle était née entre 1815 et 1825; elle mourut le 10 mars 1913. A sa mort, bien que pauvre, elle fût entourée d'un grand nombre d'amis et d'amies, et c'est uniquement après sa mort qu'elle devînt un des personnages les plus célèbres de l'Histoire américaine. A part son rôle de conducteur du *Underground Railway* qui n'a jamais perdu un voyageur, elle participa plus tard à la guerre civile et elle devenait un pilier du mouvement de libération des femmes.

VI. Welcome to Europe

Pourquoi ce voyage vers le passé? Il s'agissait d'une conspiration – une conspiration stratégique et, en fin de compte, réussie – pour l'abolition de la traite des esclaves. On y avance prudemment entre paternalisme et soutien direct. C'est la correspondance entre mouvement et révolte, qui nous touche ici. Et finalement c'est la détermination d'une structure de soutien comme celle du *Underground Railway* qui ne nous lâche plus depuis que nous avons commencé à fouiller dans l'Histoire. Par ce regard en arrière nous cherchons les moments clés dans l'histoire des luttes antiracistes. Très émouvant aussi la découverte que d'autres cherchent d'une façon similaire:

En septembre, nous nous trouvions devant le tableau de communications du „Nobordercamp“ à Bruxelles, et par hasard nous tombions sur les „Guidelines“ du service de la presse; parmi eux voilà la question si „Noborder“ n’était point une idée utopique, comparable à l’expérience de l’Abolitionisme? Une abolition de l’esclavage, n’était-ce pas une idée complètement utopique chérie par quelques fous, au début du mouvement abolitionniste? Et moins d’une génération plus tard, un premier pas à l’abolition de l’esclavage était fait et la traite des noirs appartenait au passé.

Pour le Forum Social Mondial à Dakar/Sénégal ayant lieu précisément sur l’île de Gorée, situé en face de Dakar, on planifie le projet d’une „Charte globale des migrants et migrantes“, initiée par des groupes de migrants lors d’un congrès de stratégies. Gorée, c’est le symbole de la traite des esclaves en Afrique de l’ouest; c’est de là que partaient les navires négriers jusqu’à l’abolition de la traite, en 1848. Un modèle de ces navires-là était utilisé sur les affiches d’une campagne des abolitionnistes, leur première campagne probablement. S’il est certain que Gorée n’était pas le centre principal de la traite en Afrique de l’ouest, l’île reste un lieu symboliquement chargé, devant la côte du Sénégal où de nos jours Frontex patrouille pour arrêter les migrants.

A la recherche d’un matériel qui devait servir à créer un site dans le web appelé „Welcome to Europe“, un guide donc, contenant de bons conseils pour migrants en Europe, nous finissons par découvrir un manuel espagnol d’orientation vers la liberté de mouvement, un Reader contenant des adresses utiles pour les sans-papier. Les amies espagnoles écrivent, en guise d’introduction: „ Des centaines, voire des milliers d’ hommes et de femmes noirs se mettaient en route, il y a plus d’un siècle, pour entreprendre un voyage plein de risques, vers le Nord, vers le Canada, et qui devait les mener loin de l’économie des plantations et de son système de l’esclavage - un voyage vers la liberté. Des centaines de femmes et d’hommes noirs ou blancs organisaient une assistance pour ces voyages, ils fondaient le *Underground Railway* qui devenait très connu. De nos jours il n’existe pas de pays de la liberté comme le représentait le Canada d’antan, pour ces hommes et femmes. Malgré cela, il y a des milliers de femmes et d’hommes qui se mettent en route pour un voyage bien plus risqué, peut-être, vers le Nord. Certains laissent derrière eux oppression et exploitation, d’autres poursuivent un rêve ou ils recherchent tout simplement une vie meilleure. Des douzaines de femmes et d’hommes veulent leur venir en aide dans leur voyage. Ce manuel est une façon de les soutenir.“

Un voyage auquel tout le monde a droit, et la revendication selon laquelle les tueries aux frontières Européennes doivent en finir et que la misère de l’illégalité doit être abolie peut paraître aussi utopique que l’était, à l’époque, la revendication d’abolir l’esclavage. Pouvons-nous abolir Schengen comme on a aboli l’esclavage? Est-il nécessaire de se défendre en priorité contre l’actuel légitimisme de la criminalisation – „migration is not a crime“, parce que personne n’est illégal?

Ce n’est pas que leur capacité de travail qui part avec les migrants, mais aussi leur aspiration à la liberté. C’est l’aspiration à la liberté qui nous a fait commencer notre voyage vers l’histoire des luttes. C’est elle qui nous a poussés à la recherche des visions des luttes passées. La constatation de Thomas Clarkson selon laquelle la seule conséquence logique de cette terreur consiste à ce que l’on en finisse, est d’une simplicité séduisante – et quand y regarde de plus près, même à l’époque elle n’était pas entièrement nouvelle, bien que Clarkson fût probablement le premier activiste à plein temps. Ensemble, nous voulons nous mettre à la recherche, dans le sens de ces visions de la liberté.